

De la différence à l'ignorance.

Par Julien Degeimbre.

Chapitre 1.

Je suis Julien, un jeune homme un petit peu différent des autres, peut-être pas aussi mignon que tout le monde. Au début de mon enfance, tout se passait bien, j'étais comme les autres enfants, un petit garçon tranquille qui n'embêtait personne. Et puis à partir de la troisième primaire les ennuis ont commencé.

Certains élèves ont remarqué que je n'étais pas tout à fait comme eux, que je n'étais pas très beau que je ne leur ressemblais pas. Des petites réflexions faisaient leur apparition de la part des élèves de cinquième et de sixième, les grands. Bien sûr à 8 ans, je ne me rendais pas vraiment compte de ce que tout cela voulait dire. La mentalité d'un enfant de mon âge ne permettait pas de comprendre les méchancetés. Mais je préférais garder cela pour moi, n'en parler à personne et ignorer tant que possible.

A l'école ce n'était facile, mais à la maison non plus. Mes parents étaient propriétaires de l'épicerie du village. Ma mère faisait de son mieux pour faire fonctionner ce commerce, elle était gentille et très aimable et bien

appréciée des riverains. Elle rendait service à beaucoup de monde. Mon père aussi était gentil avec les voisins, très souriant, mais en apparence seulement. Parce qu'une fois qu'il quittait son activité et rentrait à la maison, il perdait son sourire, sa bonne humeur faisait place à la colère surtout après quelques verres. Et là il valait mieux ne pas trop parler, ne pas faire de bruit.

Je quittais les problèmes de l'école pour en trouver d'autres chez moi. D'une part ou d'une autre, je ne trouvais aucun réconfort ou apaisement.

Mon père trouvait souvent que les enfants des voisins réussissaient tout ce qu'ils entreprenaient. Moi il ne me félicitait jamais, il ne me regardait jamais. J'avais parfois l'impression qu'il me regardait comme une tache noire sur une chemise blanche. J'ai appris des années plus tard, qu'il ne voulait pas de moi à la naissance, il aurait préféré une fille. L'explication sans doute de l'indifférence qu'il me portait.

Cette situation n'a fait qu'accroître à la naissance de ma sœur, il voulait une fille, il l'a eu, son attention et son affection se sont portées immédiatement sur elle. Je n'en voulais pas à ma sœur, elle s'est toujours montrée gentille avec moi et puis elle n'était en rien responsable de l'attitude de mon père.

Je m'accommodais de ce mode de vie, je prenais exemple sur ma mère qui souriait toujours, alors qu'elle avait ses problèmes dans leur épicerie boiteuse.

Il fallait aussi supporter des grands-parents peu compréhensifs, froids, sévères et durs avec une fâcheuse tendance à s'immiscer dans les affaires qui ne les regardaient pas. A se mêler de la vie des autres et à colporter des ragots faux et méprisants. Ils avaient leurs

préférences sur mes cousines, mais je n'étais pas touché ou frustré parce qu'il n'y avait rien d'attirant envers eux. Je devais donc me taire et ignorer tant que possible et faire comme si tout allait bien.

A l'école, à ce moment je ne comprenais pas pourquoi les autres me traitaient différemment. J'étais trop jeune pour comprendre que je n'étais pas comme les autres. Mais même avec ce qui se passait j'essayais d'aller vers eux, parce que si jeune on a besoin des autres, comme dans une meute de loup, le souffre-douleur reste dans le clan. Il a besoin des autres membres, il ne sait pas vivre seul, alors il suit à l'arrière du groupe, comme un gamin paumé, dans une cour de récréation ne sachant pas où aller parce qu'il n'y a nulle part d'autre où aller. Le souffre-douleur d'une meute de loup à les oreilles baissées, la queue entre les jambes, une posture recroquevillée, il a peur, il est craintif, il reste constamment sur ces gardes, mais il n'y a rien d'autre à faire, il ne peut pas vivre seul.

Un enfant dans une école commence à craindre d'être à la récréation mais à cet âge je ne pouvais pas rester seul, je ne comprenais pas pourquoi j'étais le souffre-douleur, je ne réalisais pas que c'était ainsi juste parce que j'étais laid.

Comment peut-on se rendre compte de choses aussi douloureuses à 10 ans à peine.

Et comment oublier ces deux grands, en dernière année primaire, Sélim et Quentin, déjà des terreurs à douze ans, qui prenaient un malin plaisir à pousser les plus petits, moi un peu plus que les autres.

Ceux-là, semblaient très appréciés par les autres camarades, on aurait dit que ceux-ci prenaient autant de

plaisir jouissif à regarder ces deux grands nigauds terroriser les plus petits. A l'heure actuelle, il m'arrive de croiser ce Sélim en rue, il me dit bonjour avec un petit sourire en coin, et souvent, je me demande, s'il se souvient de ce qu'il a fait. Est-ce qu'il revit son fantasme ou bien tente-t-il de soulager sa conscience pour ses méfaits ?

Je me souviens d'une après-midi pluvieuse, où pendant les cours nous avons entendu crier dans le couloir, et jetant un regard par la fenêtre, je vis ce Sélim partir en courant et quelques mètres plus loin, une institutrice qui tentait de le rattraper. Personne ne sut ce qui se passa là dehors, ni ce qui était arrivé pour causer une telle perturbation. Le lendemain je ne vis plus ce Sélim dans la cour. Et ce grand molosse de Quentin était d'un air stupéfait, l'air d'un chien battu.

En fait le ton était monté en classe entre l'institutrice et l'élève, ce dernier s'était sauvé de l'école. Il n'y revint plus. Son acolyte fut très vite calmé, la constatation était simple, à deux ils paraissaient forts, mais seul il ne valait rien. Plusieurs élèves se soulageaient de cette situation, un de moins et un autre recadré et remis à sa place.

J'allais à l'école un peu plus tranquille, parce avec ce qui s'était passé, certains se sont tenus plus tranquille et les instituteurs surveillaient intensément les gestes des uns et des autres pour ramener le calme et éviter toute agitation. Un jour en rentrant de l'école, j'avais remarqué une certaine agitation en revenant à la maison. Mon père sortait de la voiture, furieux et énervé comme jamais. Il valait mieux ne pas se trouver sur son chemin. La perturbation venait des voisins, qui étaient en fait mes grands-parents. Mon grand-père était étendu sur la

pelouse, avec un couteau planté près du cœur. Une flaque de sang l'entourait, cette image m'a directement glacé les veines. J'ai longtemps revu cette scène atroce et choquante, dans ma tête.

En fait, à la suite d'une dispute avec mon infâme grand-mère, remplie de venin, il avait tenté de se suicider en se poignardant. Il n'était pas mort, la lame lui étant passée à côté du cœur, il a donc survécu.

Le lendemain, j'ai pu voir cette tâche de sang sur la pelouse, à cet endroit l'herbe avait pris une teinte rouge foncé. Il y avait aussi un peu de sang sur la poignée de la porte du garage, qui est restée là pendant des années, à chaque fois que je la voyais, je repensais à cette journée traumatisante. Cette situation n'a fait que mettre mon père un peu plus dans la colère que d'habitude. Il se fâchait pour un rien, il faisait passer sa mauvaise humeur sur moi et je le craignais.

Mon grand-père faisait un séjour dans un hôpital psychiatrique, à plus d'une cinquantaine de kilomètres de notre village.

Nous allions lui rendre visite le dimanche, c'était une façon assez particulière d'occuper une journée de weekend, surtout pour des enfants de notre âge à ma sœur et à moi.

Ma mère tentait de nous expliquer qu'il s'agissait d'un établissement pour se reposer, pour récupérer des forces, pour se remettre de son accident. J'étais jeune, mais assez malin pour comprendre où nous étions. J'ai vite remarqué que les pensionnaires de cet endroit, présentaient de sacrés troubles, mon grand-père aussi, vu qu'il avait toujours un poignet attaché à son lit. Je redoutais d'être le dimanche, je n'étais pas tranquille d'aller là-bas.

Un jour, à notre retour à la maison, j'ai commis l'erreur de dire à ma mère, que je trouvais que les personnes se trouvant dans ce lieu, avaient l'air dérangées. Une réflexion que n'importe quel enfant de mon âge aurait certainement faite. L'autre enragé a entendu, il m'a attrapé par le bras et m'a secoué fortement, je portais une casquette Spider-Man qui a été projetée au sol. Il avait un regard tellement noir, j'ai vu en lui une agressivité comme jamais auparavant. Ma petite sœur pleurait, la pauvre était tétanisée par la peur. Ma mère s'est interposée pour le calmer.

Le lendemain, en partant à l'école, elle m'a demandé de ne rien raconter et aussi de ne pas retirer mon sweat à tirette pour que les institutrices n'aperçoivent pas les hématomes sur mon bras. Tous les autres s'amusaient en t-shirt, nous étions presque à l'été. Malgré la chaleur, j'ai gardé mon sweat toute la journée, toute la semaine, le temps que mon bras reprenne une couleur normale. Je le détestais, il m'inspirait une grande peur, j'avais des craintes de me retrouver seul avec lui. Je restais le plus possible dans ma chambre avec mon chien. Lui non plus n'était pas toujours très rassuré, il s'était déjà pris plusieurs coups de pieds de la part de mon père, à cause de s'être trouvé au mauvais endroit, quand il ne fallait pas.

Après toute cette histoire, ma mère a fini par le convaincre de faire les visites à l'hôpital psychiatrique sans nous. Elle avait trouvé une personne pour nous surveiller pendant leurs absences. C'était Natasha, une jeune fille de seize ans, qui voulait gagner de l'argent. Ma sœur et moi l'apprécions beaucoup, elle était gentille et souriante. Elle s'arrangeait toujours pour que nous soyons